

Jean 6, 1-25

4 février 2024

Prilly

Mon nom est Benjamin, Benjamin comme le dernier fils de Jacob et de Rachel. Benjamin comme « le fils de ma droite », autrement dit, celui en qui j'ai mis toute ma confiance.

Mon personnage n'est pas passé à la postérité. Mais c'est bien de moi que parle l'évangile de Jean, lorsqu'il raconte, à sa façon, la multiplication des pains et des poissons, un jour de grand soleil, alors que plus de 5'000 hommes étaient venus suivre le maître sur la montagne où il s'était réfugié avec ses disciples.

On approchait du temps de la Pâque, le temps du souvenir du passage de nos ancêtres, eux qui avaient passé de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie.

Avides de sens, de signes, de paroles et de pain nourrissant, ces hommes avaient suivi Yeshoua comme on suivrait un mage, un maître ou un illuminé.

Philippe, interpellé au-delà des limites du raisonnable, avait été désarçonné devant la question de son maître : comment en effet imaginer un lieu où acheter du pain pour nourrir tous ces gens, ici, en pleine nature ?

Caché derrière les toges des disciples, je souriais doucement. Quelque chose me disait que bientôt, un instant d'inattendu allait passer, comme toujours avec Yeshoua !

Je me tenais en effet près des disciples, en particulier près d'André, le frère de Simon-Pierre. C'est dans cette énergie si lumineuse que j'aimais en effet passer le plus clair de mon temps. Au milieu de ces hommes à la fois très physiques, avec leur corps de pêcheur, noueux et souple, et très spirituels, laissant passer la lumière d'une douce Présence. Le mélange était étonnant, je vous assure.

Alors André se dégagea pour me laisser passer et, me poussant devant le maître, désigna ma besace en disant : « il y a ici Benjamin, avec ses pains d'orge et ses petits poissons... évidemment, c'est bien peu pour nourrir toute cette foule ! ».

Mais Yeshoua me regarda avec un sourire en tendant les mains : comme dans un panier, j'y déposais lentement le pain et les poissons et... c'est là que tout devint flou. Je ne sais pas ce qui advint de ma besace mais finalement, tout le monde eut à manger, à tel point qu'il resta 12 corbeilles de morceaux de pain. Peut-être étais-je, à mon tour, entré dans ce passage, passant moi-même de la mort à la vie... ?

Étonnant, ce rabbi Yeshoua, en effet. A sa façon, il ouvre pour ses proches – et par ricochets, pour nous aussi – des puits de lumière : pour nous permettre de participer à ce qui est plus grand que nous et au-dedans de nous. Dès l'origine.

Sur ses routes d'évangile en effet, Yeshoua a laissé derrière lui des gestes étonnants qu'on a appelés « miracles » ou encore « signes ». Pour accéder, même partiellement, à cette lumière, à la connaissance du monde.

Car en même temps qu'un geste, le miracle est avant tout une parole donnée. Ou, pour le dire autrement, le geste ne compte pas en tant que geste, il importe pour ce qu'il signifie.

C'est exactement ce que nous dit ce récit de l'évangile de Jean. Dans ce quatrième évangile, vous l'avez entendu, on appelle les miracles des « signes ». Parce que dire « signe » au lieu de miracle, c'est dire quelque chose de plus que « miracle », ou « prodige », ou « magie ».

Dire « signe », c'est dire quelque chose de l'ordre de la signification, du sens, d'une ouverture à un espace nouveau, plus grand, plus large, plus étonnant encore que de la magie du premier degré.

Là où nous nous trouvons, au début de ce chapitre 6, Jésus a déjà donné trois signes (il a changé de l'eau en vin à Cana et il a guéri deux personnes), mais chaque fois un peu à contrecœur, parce qu'on le lui demandait avec insistance.

Alors que là, bizarrement, personne ne lui demande rien. Personne n'a grognassé en disant qu'il avait faim, les disciples ne geignent pas, comme ils le font d'habitude...

Du coup, on se demande un peu quelle mouche le pique, Jésus, lorsqu'il demande à Philippe où acheter du pain pour tout ce monde venu l'écouter...

De fait, cette interpellation de Jésus à Philippe n'est rien de moins qu'une mise à l'épreuve, un passage qui va faire évoluer les personnages d'un sens à un autre, d'une rive à l'autre, d'une connaissance à une autre.

C'est à ce moment-là qu'un autre disciple, André, mentionne un « petiot », un jeune garçon visiblement venu là avec ses trois quignons de pain et sa poignée de petits poissons frits. La ration du pauvre : du pain d'orge, le moins bon, et des petits poissons, de la friture.

C'est donc un enfant, dont nous ne savons rien, pas même le nom (c'est pour ça que je lui en ai donné un !), qui devient l'instrument d'un enseignement que les disciples vont recevoir sur le tas. Des disciples qui vont, finalement, comprendre qu'un rien au départ devient, à la fin un reste inattendu : douze paniers de pain.

Alors, Jésus prend les cinq pains et les deux poissons du jeune garçon, mélange entre terre et mer.

Jésus rend grâce et donne à manger à la foule et une fois qu'elle a mangé, il fait rassembler le reste, ce qui donnera ce surplus de douze corbeilles.

La seule chose que le récit ne dit pas, c'est comment Jésus a fait : par quel pouvoir a-t-il rassasié la foule ? Entre l'action de grâce et la distribution, il y a comme une tâche noire dans le décor, quelque chose qui échappe au regard.

Et du coup, la foule repue se met à avoir les yeux plus gros que le ventre !

Elle en redemande : encore du pain distribué, encore des prodiges, puisque le magicien est prophète, et peut-être même roi...

Ils n'ont pas compris que la multiplication des pains, ça ne peut pas se répéter à l'infini, ça ne peut faire signe qu'une fois.

Il leur faut encore accomplir un autre passage : le passage des signes à la compréhension des signes.

Après la fuite de Jésus, pour échapper à la foule en délire qui veut le faire roi, les disciples, eux aussi, se retirent. Jésus est monté sur la montagne, les disciples descendent à la mer.

Ce sera ensuite la scène de la marche sur l'eau. Je ne m'y attarde pas, si ce n'est pour dire qu'elle est l'exacte opposé de la scène de la multiplication des pains et des poissons.

La première scène se passait de jour, sur la terre, la seconde se passe de nuit, sur la mer.

La première scène était joyeuse, vaguement euphorique, la seconde est effrayante, terrifiante même.

Jésus était parti par la montagne, il revient par la mer : les disciples sont terrifiés, ne le reconnaissent pas et ne se calmeront qu'à sa voix.

La foule, dans le registre de la joie, était fascinée par le signe du pain multiplié et voulait prendre Jésus pour son roi, sans comprendre son identité réelle.

Les disciples, dans le registre de la peur, sont fascinés par le signe de la marche sur l'eau et veulent prendre Jésus dans leur barque, passant, encore une fois, à côté de son identité réelle.

Les deux histoires, d'une certaine manière, disent la même chose, mais en inversé, comme une photo qu'on peut voir en positif et en négatif.

Alors, c'est quoi, un signe ? Un signe, ce n'est pas un miracle, ça on l'a compris ! Un signe, c'est la rencontre entre l'attendu et l'inattendu.

Plus fondamentalement, le signe, c'est que la multiplication, comme la marche sur l'eau, conduisent à la reconnaissance de Jésus comme le pain de Vie.

Lecture de Jn 6, 25-27

Quand ils l'eurent trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas parce que vous avez vu des signes que vous me cherchez, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez non pour la nourriture périssable mais pour la nourriture qui nourrit en vous la vie éternelle. »

C'est donc là que tout s'explique, que les pièces du puzzle commencent à s'emboîter les unes dans les autres.

C'est maintenant que le signe va prendre sa signification la plus profonde : « Tu dis qu'il faut croire en toi, l'envoyé de Dieu, tu dis qu'on a mal compris le signe que tu donnes, mais alors donne-nous en un autre...

Nos ancêtres au désert avaient déjà reçu une nourriture miraculeuse, et en plus, elle se renouvelait tous les jours ; ils appelaient ce pain étrange la manne, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'était (*man hou* veut dire "qu'est-ce que c'est ?" dans la langue hébraïque). »

Oui, mais le pain multiplié n'est justement pas la manne : c'est même exactement l'inverse.

Le peuple au désert avait reçu le pain qui se renouvelait chaque jour, mais en même temps, ils avaient reçu l'ordre de ne pas le garder, de ne pas en faire de réserve. Là, une fois le pain multiplié, on en ramasse douze corbeilles « pour que rien ne soit perdu ».

C'est donc là que se tient le sens du signe, dans ce « Je suis... le pain de vie » : dans ces douze corbeilles, dans cet excès, ce surplus, dans le passage de la consommation au désir.

« Quel signe fais-tu pour que nous puissions te croire ? »

Le rabbi de Nazareth ne donne qu'un signe : tout simplement ramasser l'excès, le surplus et l'offrir au monde.

Qu'est-ce alors que croire ?

C'est, à notre tour, ramasser le surplus de nos vies et aller au cœur du monde.

C'est rechercher de quoi rassasier notre faim spirituelle.

C'est travailler sans cesse pour nous éveiller à une dimension de la vie qui ne naît ni ne meurt, ce que l'évangile appelle la vie éternelle.

La vraie vie, nourrie du pain de vie, elle commence ici-bas, à chacune de nos rencontres entre mer et montagne.

C'est ça le signe !

Amen.

Isabelle Graesslé